

—Bas les pattes, vieux tocasson !

Ruth cherchait dans sa poche pour y saisir une arme.

Mais le père Viaume, malgré tout son sang-froid, Justin Bréjon, malgré son courage dont il nous a donné tant de preuves, reculèrent épouvantés !..

Ce n'était pas, certes, la vue du revolver que la mégère brandissait maintenant.

Un ours énorme accourait, se mouvant avec une rapidité fantastique.

Le monstre avait promptement découvert le passage laissé libre par la grille descellée, et il pénétrait dans le parc, allumé, hideux, féroce !

La vieille ne le voyait pas... tant légère sa course sur le sable de l'allée...

Il s'était dressé sur ses pattes de derrière et au moment où Ruth pressa la détente, l'arme lui échappa des mains...

La bête féroce venait de la ceinturer dans ses bras puissants, et elle l'abattait sous elle, lui broyant la gorge !..

Puis, il releva la tête, déconvrant sa gueule sanglante, dardant ses petits yeux cruels sur le père Viaume et sur Justin.

—Eh bien ! mon vieux ! fit ce dernier en s'adressant au grisly qui déchirait déjà sa proie, tu en as du goût !..

—Maintenant, filons... s'écria le père Viaume, nous causerons plus tard... le passage est...

Une détonation effroyable lui coupa la parole, la terre tressauta, se souleva, comme mue par une horrible secousse de tremblement de terre !..

La maison sombre de Retzow la maison maudite, s'écroulait avec un épouvantable fracas.

Voici ce qui s'était passé !

Conrad, après s'être assuré que le comte de Malthen avait cessé de vivre, s'était aussitôt mis à l'œuvre, pour préparer la scène de suicide et lui donner toutes les apparences de la vérité.

Il avait débarrassé le corps de ses liens, de la couverture de feutre, puis, au prix de nombreux et puissants efforts, il l'avait porté dans le laboratoire, le laissant étendu devant les fourneaux !

—Là ! dit-il, contemplant son œuvre, c'est on ne peut mieux ainsi. Personne ne se doutera certainement de rien... Son Excellence est morte d'une congestion, d'un coup de sang... ou s'est empoisonnée avec les émanations de toute sa satanée pharmacie... Dans tous les cas, il ne viendra à l'idée de personne que c'est le fidèle Conrad qui a mis fin prématurément à ses jours... Maintenant... il s'agit de filer... au plus vite... de retourner à Lekno, et de reprendre comme si de rien n'était le cours de nos occupations quotidiennes.

Et il mettait la dernière main à sa mise en scène tout en continuant :

—On cherchera le comte, on ne le trouvera pas... On fouillera la maison de Retzow... C'est même moi qui dirigerai les recherches... Tout marchera à souhait.

A cet instant, une pensée lui vint :

—Et le testament ?... Oui, il a été transporté ici !

Il revint dans le petit salon attendant au laboratoire.

La clé était sur le cabinet italien. Il l'ouvrit.

L'enveloppe du testament attira tout d'abord ses regards.

Elle n'était point fermée.

Naturellement, il l'ouvrit, et à la place du testament il lut ce qui suit :

“ Conrad,

“ Je crains une indiscretion, une catastrophe... J'ai enfermé mon testament dans une cachette que toi seul peux connaître... Tu mettras le doigt sur le troisième bouton électrique... Tu sais la place de ces boutons. Le panneau droit tournera sur lui-même et tu trouveras alors ce papier qui t'assurera la fortune à laquelle tu as droit pour prix de tes services.

“ Malthen.”

Conrad n'eut même pas un sentiment de défiance...

Il connaissait la place des boutons.

Il compta bien le troisième...

Appuya fortement le doigt à l'endroit indiqué...

Et l'atroce explosion éclata, la maison se souleva, retomba broyée, émietlée, écrasant le corps de l'infâme sous ses ruines...

Le comte de Malthen s'était vengé !..

\*\*\*

C'est la septième heure !.. A la ville d'Hietzing, les trois hôtes sont réunis.

Le repas du soir est terminé.

Margaret, auprès d'une table à ouvrage, éclairée par une grande lampe à abat-jour, travaille à une broderie élégante.

Les points sont lents, le dessin n'avance pas.

Margaret est plutôt occupée à regarder Charles Minières qui, de son côté, ne la quitte pas des yeux.

Soul, le professeur, enfoui dans un profond fauteuil, parcourt les journaux du soir qui viennent d'arriver,

Et Hans Rhumster a poussé un cri de douleur.

—Oh ! le misérable ! s'écrie-t-il.

Et avec un douloureux soupir, il ajoute :

—Oh ! les malheureux !..

Margaret et Charles Minières sont accourus à lui. Ils prévoient l'annonce d'un malheur... Et ils en connaissent la nature, car c'est un journal allemand que le professeur tient à la main.

—Mes enfants ! mes chers enfants ! comme vous allez avoir du chagrin.

—Oh ! les malheureux !

Et Margaret avait pris le journal des mains de M. Rhumster, et elle lut avec un tremblement nerveux, une voix émue, où montaient des larmes :

“ On nous télégraphie de Posen :

“ Hier, vers le milieu de l'après-midi, a eu lieu dans l'île de Retzow, où le comte de Malthen, l'illustre savant bien connu, possédait un important laboratoire, une épouvantable explosion. On se perd en conjectures sur les causes de cette catastrophe, dont on ignore toutes les conséquences.

“ On sait seulement que M. de Malthen, son valet de chambre, un nommé Conrad, d'autres personnes encore ont été tuées et ensevelies sous les décombres.

“ Une enquête est ouverte.”

Mlle Rhumster avait laissé tomber le journal.

Elle n'osait faire connaître à son fiancé et à son père, ce dont elle était certaine à cette heure : la mort de Fabienne... celle de Maurice... Le dément féroce, se voyant découvert, avait évidemment tout fait sauter.

Mais Margaret avait levé la tête, prêtant l'oreille.

—Une voiture, dit-elle, à cette heure, c'est bien extraordinaire.

Et quelques secondes plus tard, un domestique annonçait en français :

—M. et Mme Chaligny.

—Vous ! vous !..

—Oui, disait M. Chaligny, nous arrivons par le rapide.

Charles Minières avait présenté les nouveaux venus, mais, sur les lèvres de Margaret, les paroles se figeaient d'elles-mêmes.

La jeune fille adressa même un signe impérieux à Charles Minières, lui intimant l'ordre de cacher le journal.

—Nous avons reçu cette dépêche, disait Mme Chaligny, qui explique et excuse notre présence ici :

“ Rendez-vous à Vienne, villa Rhumster, à Hietzing, par premier express. Tous les bonheurs que vous pouvez rêver !

“ MAURICE.”

Et la mère, palpitante, ajouta :

—Alors... nous sommes venus...

Mais un autre roulement s'est fait entendre.

C'est un omnibus de la gare.

Et de la lourde voiture sortent, Fabienne d'abord, rayonnante de beauté, de jeunesse, Maurice, Sophie Lacoste et la petite Marthe.

Puis viennent le père Viaume et Justin.

Le vieux policier a repris les vêtements de son sexe.

Justin rit et pleure tout à la fois, le père Viaume ne et lui parlent en même temps, sans qu'on puisse les arrêter.

Oh ! la joie pleine ! Le bonheur absolu !.. Quelle plume pourrait les dépeindre.

—Maurice, avait dit Fabienne, quelques instants après la catastrophe qui, fort heureusement, les renversait, mais se bornait à fortement les contusionner, Maurice, cette enfant nous appartient, n'est-ce pas ?

—Tout autant qu'à sa mère.

Et la petite Marthe, tapant des mains, ne sachant de quelle façon partager ses caresses, s'écriait, courant de l'heureuse Sophie à Fabienne :

—J'ai deux mamans !.. à cette heure !.. J'ai deux mamans !..

Quelques semaines plus tard, deux mariages avaient lieu à la même heure à l'église d'Hietzing... Et c'était Justin, en grande livrée, qui conduisait le landau des deux mariées...

Le père Viaume était l'un des témoins de Maurice.

Aujourd'hui, le vieux policier a acheté une petite villa sur les bords du lac de Constance ; il pêche à la ligne, mais il vient voir fréquemment ses amis de Vienne et de Paris.

La petite Marthe grandit et embellit.

Une manie enfantine quand elle aperçoit des hirondelles, volant à tire-d'ailes et poussant leurs joyeux cris, elle leur envoie des buisiers.

—Ça ! dit-elle, c'est les oiseaux à maman !..

—A laquelle de vos mamans ? demande le bon Justin, qui tout en l'adorant la taquine un peu.

—A toutes les deux...

FIN.